

# Lettre Patoise

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1900)**

Heft 153

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-250131>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

chacun dans la barque de son maître. Celui-ci, en même temps qu'il prend le poisson, s'empare du cormoran. Il lui renverse la tête en bas, et lui passant doucement la main sur le cou, lui fait rendre gorge de tous les petits poissons qu'il avait avalés. Cela très facilement. Grâce en effet à un anneau passé autour de l'oiseau, ces poissons retenus dans l'œsophage, n'avaient pu descendre au gésier. Ce n'est que la pêche terminée, que lui est ôté cet anneau et qu'il lui est donné à manger. Sans cette sage précaution, le cormoran bientôt rassasié de poissons eût perdu toute ardeur à continuer sa pêche. Un fait très curieux à noter, c'est que si le poisson se trouvait par trop grand et lourd pour être saisi et emporté par un seul cormoran, on verra tous ses camarades d'une même barque, pour en avoir raison, réunir leurs efforts. L'un le prenant par la tête, l'autre par la queue, un troisième par le milieu du corps, et l'apporter triomphalement aux pieds de leur commun maître.

G. MARTIN, curé de Pleigne.

(A suivre.)

## UNE VIE D'OUVRIER

Comme elles seraient d'agréable séjour pour le rêveur, les petites villes provinciales où dès neuf heures du soir, tapies au pied de l'église gothique, les maisons toutes ensemble se font obscures et s'endorment; où les trottoirs exigus, chaque printemps, s'estompent d'une ligne d'herbe; où l'ombibus du chemin de fer rompt seul, à de longs intervalles, le silence des rues mal pavées. Comme elles seraient d'agréable séjour pour le rêveur, les petites villes de province, s'il y pouvait faire sa promenade sur le Mail et prendre son apéritif au *Café du Grand Cerf*, sans qu'une demi-heure après, tous les voisins en fussent informés, et sans que ce grave événement devint l'objet de maints commentaires!

À Paris, les murs ont les oreilles moins fines, et les fenêtres y possèdent des yeux moins percants. On finit pourtant quelquefois par y connaître, entre locataires d'un même immeuble, un coin de la vie de chacun. Et c'est ainsi qu'hier j'ai appris, au moins engros, la très simple histoire d'un jeune ouvrier, qui habite deux des pièces les plus proches des ardoises, dans la maison où j'occupe deux des pièces les plus proches de l'entresol. Le récit que je vais transcrire n'a rien de sensationnel du reste; il ne prête point aux effets de style. Ce n'est qu'un fait-divers vieux de dix années, que j'insérerais en quatrième page et sous le voile de l'anonymat, si je n'y prêtai un peu de cet intérêt spécial que nous attachons toujours aux faits et gestes de ceux qui vivent sous notre toit, même quand ils sont pour nous des presque inconnus...

Très souvent, à l'heure où me ramène au foyer la crainte des omnibus et des quadruples tramways qui dans Paris se font si menaçants, quand tombe le soir, je rencontre au bas de l'escalier, s'effaçant pour me livrer passage, un grand garçon franc d'allures, à la longue barbe blonde, et qui promène sur son dos de l'éternelle blouse blanche, sur ses lèvres l'éternelle chanson des artistes peintres... en bâtiments. Peut-être avez-vous remarqué qu'à Paris les menuisiers, les maçons, les terrassiers ou les chauffeurs travaillent volontiers en silence, tandis que de la bouche les barbouilleurs de façade s'envolent des couplets ininterrompus...

Chaque dimanche, à l'heure où les vastes nefs de Saint-Sulpice commencent de s'emplier d'une pieuse foule, mon voisin (il se nomme Emile Lepec) descend lentement cette fois, ses

six étages, tenant de sa main droite un garçonnet d'une douzaine d'années, et prêtant l'appui de son bras à une vieille femme toute ridée, toute ratatinée, comme une pomme de reinette après Pâques. Cette octogénaire, dont les épaules courbées et le visage pâle semblent porter le poids d'une tristesse incurable et pourtant résignée, est connue sous le nom de « la mère Cabas », à cause du sac multicolore et semi-séculaire que chaque matin elle promène à travers l'affreux marché Saint Germain, dont le panorama grisâtre limite mon horizon.

Et depuis longtemps je me disais : « Lepec a vingt-sept ans à peine; il est bien jeune pour être le père de ce gamin, pour être le fils de cette vieille maman. Et pourtant, ses soins si dévoués, si minutieux, sont ceux d'un père, ceux d'un fils. » J'ai enfin l'explication de ce mystère peu compliqué, et je ne résiste pas au plaisir de projeter un peu de lumière sur cette vie d'un simple, afin que si vous rencontrez quelque part, au hasard de l'existence, Emile Lepec, vous vous fassiez un honneur de lui serrer la main...

Donc, en 1890, par un matin où le brouillard avait étendu sur la capitale un manteau de demi-deuil, le jeune homme, alors apprenti, badigeonnait d'un pinceau novice mais énergique la façade noircie d'un quatrième étage de la rue des Canettes, en compagnie de deux ouvriers. L'un de ceux-ci, Bertrand Deneuve, était le seul soutien de sa vieille mère; l'autre Martin Hennetier, était veuf et père d'un baby de deux ans. Soudain, l'échafaudage suspendu, le « bateau », comme on dit dans l'argot du métier, sur lequel ils se trouvaient, piqua de l'avant vers le sol, un des câbles qui supportaient la fragile construction s'étant rompu. Avec le sang-froid et l'agilité d'un gamin de Paris ou, si vous préférez, d'un singe (ces deux mots, dans ce cas, sont à peu près synonymes), Lepec put s'accrocher à la barre d'appui d'une fenêtre. Anxieux, il descendit en un instant l'escalier de l'immeuble. Ce fut pour trouver au bas, sur le pavé boueux, ses deux camarades sanglants, les os brisés, la chair meurtrie. L'un et l'autre respiraient encore, mais on voyait bien que leur dernier souffle était prêt à s'exhaler, qu'ils n'arriveraient pas vivants à l'hôpital, cette suprême étape des soldats du travail.

Emile Lepec n'eut pas une larme. Il ne perdit point son temps à d'inutiles condoléances, et comme il n'était guère éloquent, il ne prononça que quelques mots. Mais ce furent ceux qui, seuls, convenaient en cette heure douloureuse. Il s'approcha de Bertrand Deneuve et, serrant sa main glacée : « Je serai le fils de ta mère », dit-il. Puis, à Martin Hennetier il promit de même, avec l'accent d'une résolution inébranlable : « Je serai le père de ton enfant. » Et les deux victimes se suivirent de près dans la mort, ayant une sorte de sérénité et quelque chose même qui ressemblait à un sourire sur leur visage contracté par l'atroce douleur. Les infortunés savaient qu'ils remettaient entre des mains vaillantes la destinée des êtres faibles et désolés qui leur étaient si chers.

Depuis lors, sans que le temps ait refroidi sa générosité, sans que l'habitude ait émoussé son dévouement, sans que jamais lui échappe un mouvement d'humeur ou un soupir de regret, mon jeune voisin remplit sa noble tâche, saluant d'un sourire les durs labeurs, et d'un couplet joyeux les sacrifices qu'il s'impose en faveur des infortunés que la veille de la journée tragique il ne connaissait même pas... Il a renoncé à fonder une famille pour consacrer sa vie à sa famille adoptive. Dans le souvenir des leçons de son catéchisme, des enseignements reçus à l'école des frères, et dans les prières qu'ils égrenent chaque dimanche sur son

chapelet de buis, il trouve le courage dont il a besoin pour donner presque du bonheur à ceux dont le deuil menaçait de devenir du désespoir.

N'avais-je point raison de dire que mon récit serait un simple lait divers..., mais un fait divers comme ceux qu'on trouve insérés dans la liste des « prix de vertus », sur les pages d'or de l'éternelle chronique du bien ? N'a-t-il point raison l'orphelin Félix Hennetier, de nommer « papa » le brave Lepec ? Et la « mère Cabas » n'a-t-elle point raison aussi de les appeler l'un et l'autre : « Mon petit gars, » quand elle leur donne l'adieu du soir, après que leurs trois voix se sont unies pour la récitation d'un *Pater*.

Joseph LEGUEU.

## LETTRE PATOISE

Dà lai Côte de mai.

Ai y en que sôtenant que aivoi des longs piès, ce n'à dière bé, tot pairié, ce peut être utile. I vòs le veu prouvay tot content.

Lai tchose s'à pessay en Ailsace ai yi peu aivoi dous ou tràs mois ai Saassenheim. Ai yi aivayt dains ci velaidge in mère ordiou, rétche, in peté potentat que velayt tot gouvernay; c'était in autocrate détéchtai de tote lai commune.

En Ailsace, ce n'à pe le peuple que nomme les mères, cà le gouvernement.

Màgray les piaintes motivays que pieuvint à *Kreisdirector* (tchiè nos an dit le *préfet*) ran n'iy lesayt ran : le mère était sôteni bon gray mà gray, poche qu'à temps de lai tcheusse, ai ne rébiait djemais de potchay quèques lièvres en son chef; bref, ci malotru était le fifi di préfet; impossibie de s'en débarrassie.

Dains le conseil de lai commune se trovayt in certain Schwindenhammer qu'était aivoi comme souday dains lai garde impériale ay Berlin laivou ai ne preniant que des bél hannes ctu li se dié : aitends piè, bogre, nos te vlan faire ay dainsie ! « Tchu çoli ai s'en vait trovay dous ambourgs de ses collèges, ai pe iòs dié : Saites-vos quoi ? Di temps que le *Kreisdirector* nos prend tu po-des fòs, nos vlan allay rovay l'empereur lu même, ai pe nos yi velant dire ço que cà que note mère; nos vlan voi se nos ne velan pe le fotre bais. Êtes-vos d'aicoué ? moi, i cognà l'empereur, nos velan réüssi di premiè cò. » Ço que feut dit feut fayt. Mes tràs ambourgs patchant po lai capitale de l'empire d'Ailemagne. Airivays dains lai grosse velle prussienne, mes pores paysains se présentennent en bin des yuès, et bin des bureaux, mains an les, rnaviayt aidé de Pilate en Barrabas. Les djos se pèsint, mes hannes dépensint iòs sous, ai pe ai n'avaincint ran.

Comme iote biat de tchemin de faiè ne vavayt que po dièche djos, que iòs boèches veniint piaites et rudement ladgières, ai fayayt sondgiè ai repaitchi sains aivoi ran fayt. C'était tot de même di fouè toubac, de s'en reveni dinche lai couè tieute..... Ai se promenint tot trichtes, tot décoraidgiès, tchu lai promenade des Tiats, qu'el appelant, les *Linden*, tiain tot d'in cò pessé cote ios in coronel que s'airâté tot co en les voyaint; « Tiens, dié-té, voi-li note Schwindenhammer en bordgeois qu'é inco ses bé peté piès mignons ! Le Schwindenhammer, ieuvé les euies ai pe recognéché son coronel. Ai yi raiconté en dous mots ço que les aimannay ai Berlin. Le coronel ios dié : « Veni d'aivo moi ! Nos velan allay à bureau di palais. Vos m'aitandrait li; i ne veu pe faire long. »

